

JEAN-JACQUES
LANGENDORF

LA COMTESSE GRAZIANI
OU LES TRIOMPHES DU PROXÉNÉTISME



EDITIONS
ZOE

Extrait de la publication

LA COMTESSE GRAZIANI

DU MÊME AUTEUR

Fiction

- Un débat au Kurdistan,*
L'Age d'Homme, Lausanne, 1969
Eloge funèbre du général A.W. von Lignitz,
L'Age d'Homme, Lausanne, 1973 ;
Zoé-Poche, Genève, 1997
Neuschwanstein-sur-Mer,
L'Age d'Homme, Lausanne, 1978
Les Tribulations d'un melon chinois,
MiniZoé, Genève, 1996

Histoire

- G.H. Dufour ou la passion du juste milieu,*
Coeckelbergs, Lausanne-Lucerne, 1987
*Le Bouclier et la tempête. Aspects militaires de la guerre
du Golfe : une évaluation critique,*
Georg Editeur, Genève, 1995
Les Voyageurs de l'Empire.
*L'Autriche-Hongrie à la découverte du monde,
1318-1918,* Georg Editeur, Genève, 1996
E. Ansermet ou la passion de l'authenticité,
Slatkine, Genève, 1997
Euterpe et Athéna. Cinq essai sur E. Ansermet,
Georg Editeur, Genève, 1998

JEAN-JACQUES LANGENDORF

LA COMTESSE
GRAZIANI

ou

Les triomphes
du proxénétisme

ÉDITIONS ZOÉ

© Editions Zoé, 11 rue des Moraines
CH – 1227 Carouge-Genève, 1998
Maquette de couverture : Cosette Decroux
Illustration : © Peter Dressner, Vienne
ISBN : 2-88182-338-6

*Quid meretrix rogat ?
Nisi ne plurimum peccet !*

Lactance Placide

*Seid mir willkommen, süsse Buhlerinnen,
denn ihr allein verschönt uns noch die Welt !
Ihr lasset uns im Augenblick gewinnen,
was Prüderie uns jahrelang verhält.
Was sie nicht fühlt, sie weiss es zu ersinnen,
wie selbstgefällig froh sie sich verstellt,
von Eva her geschaffen zum Betrügen,
sie kleidet nichts so gut, als wenn sie lügen.*

Goethe, Tagebuch

Me revoici, en cette fin d'été brûlant, devant le long bâtiment jaune, mi-château, mi-ferme, la « villa » comme on l'appelle ici. La dernière fois que je l'ai quittée, le brouillard engloutissait les vignes dépouillées et masquait le chemin qui conduit à la ville. Et mon âme, alors que je descendais les marches du perron, était, comme à chaque fois que je quittais ces lieux, saturée de volupté ; j'avais l'impression de glisser à travers la brume comme un oiseau heureux, ou comme un homme qui a accompli un rite essentiel à son bonheur.

Il n'a fallu que quelques heures, et peut-être moins, pour que la « villa » livrée aux pillards devînt ce qu'elle est maintenant : une coque vide au toit écroulé, aux fenêtres béantes, aux contrevents calcinés, à la façade souillée de striures noires. A l'intérieur, je ne reconnais plus rien. Les planchers se sont effondrés, le salon

n'est plus qu'un enchevêtrement de poutres charbonneuses et les chambres, privées de leurs plafonds, s'ouvrent sur un ciel immaculé.

A quoi bon rester plus longtemps ? Ma mémoire n'a pas besoin de ce témoin mutilé pour ressusciter l'aventure que j'ai vécue. Quant à la comtesse, tous les témoignages que j'ai recueillis à Trévisse concordent : lorsque les Italiens ont occupé la ville, elle est partie avec les charrois autrichiens, mais il est certain qu'elle n'a jamais atteint Vienne ou seulement Villach. Il est possible qu'un corps de femme, affreusement mutilé, retrouvé dans un fossé peu avant Udine, ait été le sien.

Allons, le chemin jusqu'à Conegliano est long et je me suis laissé refiler une rossinante. Il est temps de rentrer. Graziana m'attend, et Platon aussi...

*

De mon père je peux parler avec détachement puisqu'il ne fut pour moi qu'un étranger lointain et compassé. Avocat à la mode, ténor du barreau et, comme tous les membres de sa corporation, brasseur d'affaires, il n'avait vécu que pour l'argent, le gérant et l'accumulant avec une persévérance d'insecte. J'ai toujours pensé que la mort de ma mère, survenue après ma naissance,

avait été pour lui une bonne affaire à double titre. D'abord parce qu'elle lui laissait une dot intacte – qu'il sut faire fructifier – ensuite parce qu'elle le débarrassait d'un être dont il s'était aperçu, après une année de mariage, qu'il constituait un encombrement avec ses exigences d'affection et de mondanité. Quant à moi, il s'empressa de m'éloigner comme il convient de le faire dans nos milieux : nourrice en Normandie, puis collègue de Jésuites près de Paris. Lorsque mes études furent achevées (et je vais parler de leur cours assez particulier), il me convoqua et s'entretint une bonne demi-heure avec moi. Si, après tant d'années, j'ai retenu la durée du tête-à-tête, c'est qu'il s'est agi de l'entrevue la plus prolongée que mon géniteur ait jamais condescendu à m'accorder. Il me dit qu'il était heureux de me voir bachelier et que dès à présent, étant libre, je pouvais faire ce que bon me semblait. Je pouvais le seconder dans son étude, ou voyager, ou, pour reprendre son expression, « cultiver ma muse ». Je savais qu'il ne songeait pas sérieusement à sa première proposition. Maître absolu de ses affaires, il n'entendait s'adjoindre personne, et surtout pas son fils. Il me restait donc les voyages et « la muse ». Comme s'il tenait à s'assurer de la réalité de mon désœuvrement, il m'annonça qu'il avait donné des instructions à la banque Gorin pour qu'elle me versât le premier

de chaque mois une somme, qu'il me faut bien qualifier de confortable, dont je pouvais disposer à ma guise. Il ajouta qu'il serait heureux de me revoir de temps à autre pour que nous échangeions, « entre hommes », nos points de vue.

Lorsque je me retrouvai sur le boulevard, je pus me dire qu'à dix-huit ans j'étais un homme libre. Il faisait beau et je me mis à marcher en direction des Tuileries, m'amusant du va-et-vient des passants et des voitures. Le lecteur – si un jour il devait s'en trouver un – s'imaginera sans doute que je perdis la tête. Plus aucune tutelle, de l'argent, un tempérament vif et enflammé, il y avait là de quoi griser l'esprit le mieux fait. Pourtant, à part le verre d'absinthe que je m'accordai dans le premier café venu, je ne me livrai ce jour-là à aucune débauche. En me promenant, je réfléchis. J'étais encore à un âge où l'on établit volontiers un « programme de vie » et je me souviens que je notai alors ceci, sur le calepin de maroquin vert qui ne me quittait jamais : « La vie n'en vaudra la peine que si je m'adonne au culte des deux muses. »

*

La rencontre avec ces « deux muses », je la devais à mon collègue qui, dans les choses de l'éducation, me tint lieu de père et de mère. Les

Jésuites, contre une honnête rétribution, surent des années durant s'occuper de moi sans sévérité superflue et avec ce sens du *relatif* qui, somme toute, les rend acceptables. Si je fus médiocre en mathématiques et en sciences naturelles, je brillais par contre de tous mes feux dans les langues classiques. Assez vite – j'avais environ treize ans – j'attirai l'attention d'un de nos professeurs les plus estimés, le R. P. Ramamontel. C'était un homme d'une soixantaine d'années, portant beau comme on dirait dans le monde et dont on sentait qu'il s'était frotté à la société et à ses jeux. Il n'y avait rien en lui de ces déplorables curés à demi ignares, empestant le scaferlati, justes capables d'ânonner leur bréviaire et dont les soutanes maculées sont comme les blasons de la médiocrité. Sa rhétorique, caressante et fleurie, s'inspirait des meilleures sources qui n'étaient – soit dit en passant – que rarement bibliques. Aujourd'hui encore, je revois ses longues mains dessinant dans l'espace les lignes du *Téléstérion* d'Eleusis ou suggérant le galbe de Nausicaa. Mais s'il évoquait si bien, c'est parce qu'il se mouvait avec aisance dans les labyrinthes du grec et du latin et des langues romanes et qu'il se jouait des complications de l'histoire antique. Dans la classe, j'étais le seul à suivre vraiment ses développements et à progresser, d'une manière qu'il qualifiait lui-même d'« éton-

nante », dans l'apprentissage des idiomes qu'il avait pour mission de nous inculquer. Lorsque vers ma seizième année, je fus en état de traduire à livre ouvert Platon et Aristote et de rédiger correctement en latin, il me convoqua dans la bibliothèque dont il avait fait son fief et qu'il appelait d'ailleurs « son » bureau. « Mon cher d'Alès, me dit-il, il y a un bout de temps déjà que j'ai discerné que vous n'êtes pas sans talents. Cet irremplaçable goût de l'Antiquité s'est emparé de vous, avec une indéniable prédisposition pour ses langues. Quoi que vous fassiez par la suite, je vous en conjure : continuez à vous perfectionner, travaillez en vous disant que vous n'avez pas le droit de négliger ce don que Dieu vous a octroyé. Le chemin est long et ardu mais – croyez-moi – la récompense qui vous attend en vaut la peine. » Puis, quittant sa table chargée de livres, il alla se poster dans l'embrasure de la haute fenêtre en me faisant signe de l'y suivre. Il me dévisagea un instant et je crus remarquer dans ses yeux comme une flambée de désarroi : « D'Alès, vous êtes un garçon très mûr pour votre âge et vous êtes mon meilleur élève. Alors retenez bien ceci, dont vous comprendrez peut-être un jour le sens. Platon, en toutes circonstances, m'a permis de triompher du malheur. Platon, oui, vous m'avez bien entendu, je vous le dis moi qui suis tout de même prêtre, Platon et pas la Bible. »